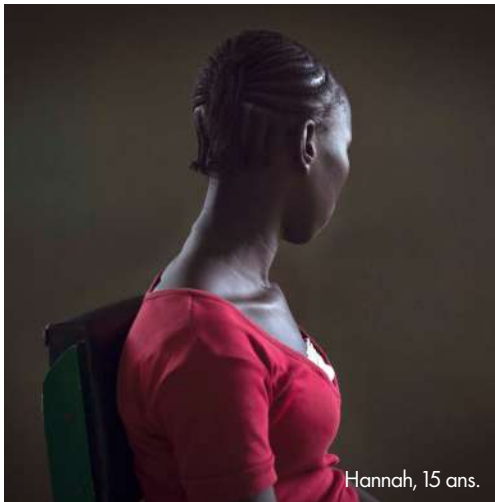


TÉMOIGNAGE

4 MARS 2016



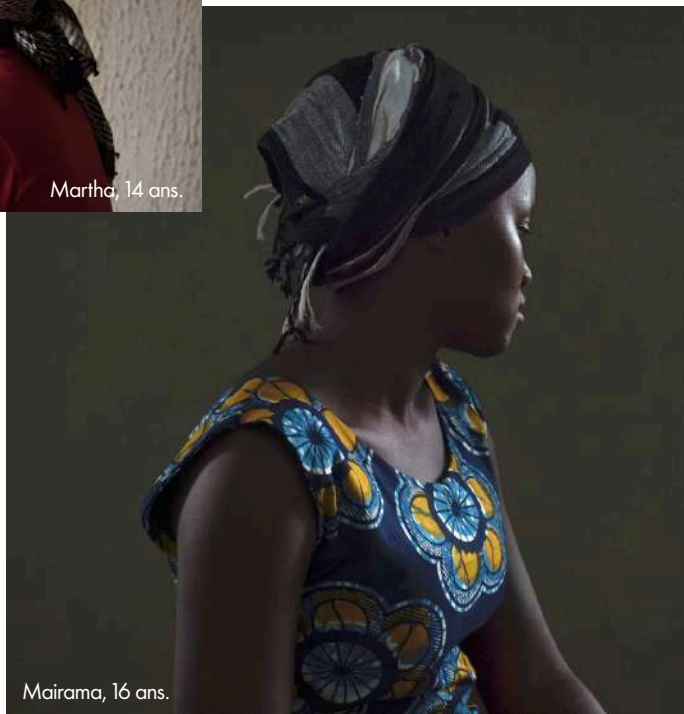
Hannah, 15 ans.



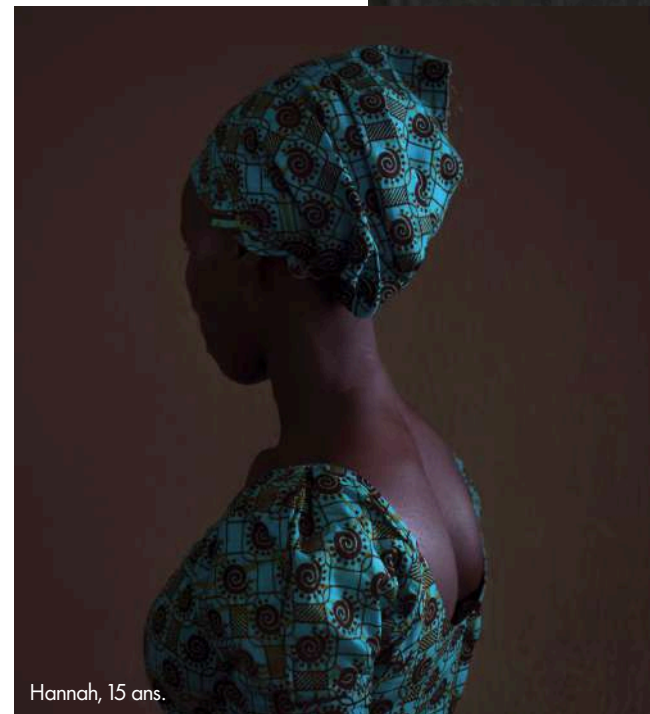
Sarah, 20 ans.



Martha, 14 ans.



Mairama, 16 ans.



Hannah, 15 ans.

APRÈS BOKO HARAM

LA JEUNE ASSIATOU A PU ÉCHAPPER À SES GEŌLIERS APRÈS DES SEMAINES EN ENFER. ELLE RACONTE SA LENTE RECONSTRUCTION DANS UN LIVRE POIGNANT.

PAR ISABELLE DURIEZ PHOTOGRAPHE RUTH McDOWALL

Assiatou est une rescapée. Une adolescente parmi les centaines enlevées par Boko Haram*, au Nigeria, arrachées de leur école, séparées de leur famille, endoctrinées, puis réduites à l'état d'esclave sexuelle. Elle n'avait que 14 ans quand les islamistes ont attaqué sa ville natale de Damasak, en novembre 2014. Elle ne doit sa liberté qu'à sa force de vie, à son courage et à sa foi. Pendant ses quarante-cinq jours de captivité, elle n'a pas décoléré. Assassiner, kidnapper, violer, décapiter : comment des hommes se réclamant de l'islam pouvaient-ils commettre de telles atrocités au nom d'Allah ? Assiatou a réussi à s'échapper. Elle a couru de toutes ses forces pour rejoindre le lac Tchad, le traverser et trouver refuge sur l'autre rive. Au Niger.



Hauwa, 15 ans.



Blessing, 19 ans.

“

Dans cette série baptisée « Angels », je voulais photographier ces jeunes Nigérianes en montrant leur résilience de survivantes, explique la Néo-Zélandaise Ruth McDowall, basée en Afrique et repérée au festival Photoreporter de Saint-Brieuc. Mais, quand elles se sont effondrées sur leur chaise, j'ai réalisé qu'à un âge si jeune elles avaient connu le pire de l'humanité. Elles ont été victimes de travail forcé, de mariage forcé, de conversion forcée à l'islam, de violences sexuelles et de viol. Elles ont un besoin urgent de prise en charge de leur traumatisme.

”



Lydia, 19 ans.

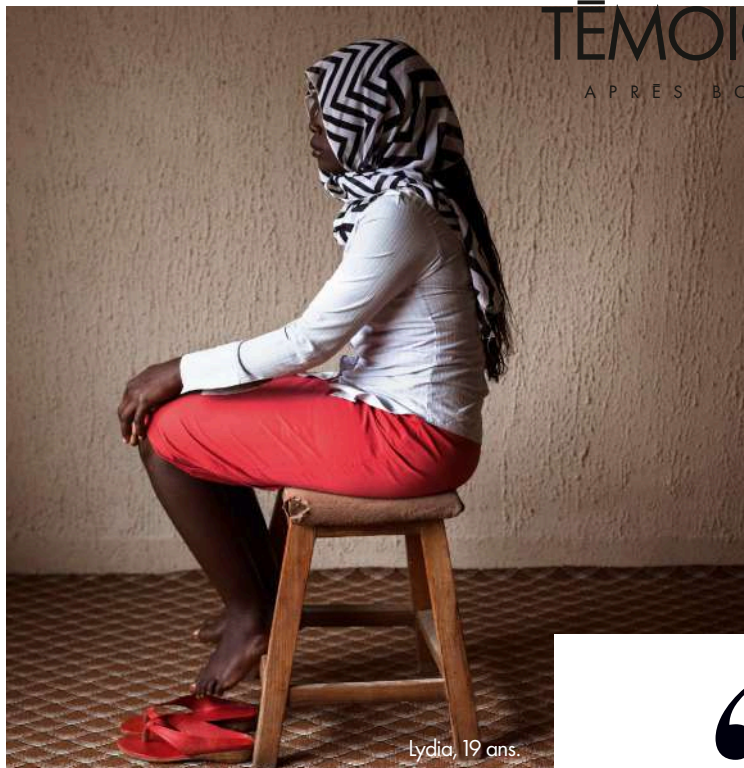
Comme plus de cinquante mille Nigériens, elle y est désormais réfugiée. À Niamey, elle a eu la chance folle de retrouver ses parents. Pendant des mois, elle est restée prostrée. Mutique. Traumatisée. Il a fallu l'amour d'une mère et l'aide de SOS Femmes et Enfants victimes de violence familiale pour qu'elle retrouve la parole. Grâce à un psy d'abord, qui l'a amenée à poser des mots sur l'indicible. Puis via la grand reporter Mina Kaci, à qui elle a confié ce qu'elle ne réussissait à dire à personne. Assiatou témoigne dans « Enlevée par Boko Haram », pour toutes celles qui ne le peuvent pas – parce que encore prisonnières de Boko Haram ou stigmatisées à cause de ce qu'elles ont vécu. Son voile noir encadre un visage doux et grave. À 15 ans, la jolie Nigériane peut passer d'un éclat de rire au silence, lorsqu'on évoque sa captivité. Dans un bureau anonyme parisien, elle raconte. Elle vient de l'État de Borno, où le mouvement islamiste Boko Haram, qui a fait allégeance à Daech en mars 2015, a conquis les villes les unes après les autres. En novembre 2014, les gens ne parlaient encore que de cela au marché : « La vidéo des deux cents lycéennes enlevées à Chibok tournait

sur les portables, mais je n'aurais jamais imaginé qu'ils viendraient jusqu'à Damasak. Je pensais que nos prières nous protégeaient. »

Issue de l'éthnie kanurie, Assiatou est musulmane. Elle fait sa prière cinq fois par jour. Et elle est scolarisée. Ses parents, qui vivent de la culture du riz et du poivron, ne sont pas allés à l'école, mais ils l'y ont envoyée. Dans une région où près de la moitié des enfants n'ont jamais mis les pieds en classe, Assiatou est persuadée de la nécessité d'avoir une éducation « pour combattre l'ignorance et avoir un avenir meilleur ». Son rêve ? « Quand, toute petite, j'allais à la consultation médicale, je disais à mon père que je voulais être docteur. » Cela demeure toujours son projet. À la moindre rumeur d'attaque, le directeur renvoie les enfants chez eux. Le groupe terroriste Boko Haram, dont le nom signifie grossièrement « l'enseignement occidental est un péché », massacre professeurs et élèves dans toute la région. Ce jour-là, le directeur de l'école n'entend rien venir. Les hommes armés entrent dans la ville de cent mille habitants et la mettent à feu et à sang. ○ ○ ○

TÉMOIGNAGE

APRÈS BOKO HARAM



Lydia, 19 ans.

○ ○ ○ Assiatou se réfugie, avec sa mère et ses frères et sœurs, chez un oncle marabout, avec des dizaines d'autres femmes et enfants paniqués. Très vite, les terroristes séparent les mères des filles. Assiatou est emmenée, avec quarante-trois autres adolescentes, dans une première maison. D'autres groupes sont transférés ailleurs. « J'avais mal dans ma chair d'être séparée de mes parents. Les reverrai-je un jour ?, se demandait-elle. Les combattants ont noté nos prénoms. Et, chaque jour, ils sont revenus chercher des filles pour les marier de force. »

La peur au ventre, elle est conduite parmi les dernières chez son futur « mari ». Un homme qui venait leur apprendre « la vraie religion » en les traitant de mécréantes. La demeure dans laquelle il s'est installé avec sa femme et cinq enfants devient la prison d'Assiatou. Elle proteste en disant qu'elle est trop jeune pour se marier, qu'elle n'est qu'une enfant. « L'école des Blancs t'a rempli la tête de mauvaises idées, lui répond la coépouse, menaçante, tu vas obéir. » Le soir même, après lui avoir donné une liasse de billets et un portable en guise de dot, le maître des lieux, sous la menace de sa kalachnikov, lui assène qu'« en Islam, on marie les filles à 9 ans ». Et il la viole. « Te voilà mariée, tu dois porter le hijab. » La coépouse, le lendemain, lui explique que le portable n'est pas fait pour appeler, mais pour regarder des vidéos de propagande de Boko Haram. « Je regardais sans voir, raconte l'adolescente. Je ne pouvais pas croire que ces gens étaient musulmans. Le Coran condamne tous ces actes. » Au fil des jours, « la sorcière », comme elle l'appelle, essaie de l'enrôler et de lui faire prendre les armes. Des femmes de combattants viennent chez elle pour apprendre leur maniement. Ou comment se faire sauter avec des grenades. « J'ai toujours refusé d'en tenir une, jure Assiatou. Je refuse de tuer. » Tous les soirs, son tortionnaire la force à s'allonger sur la natte, la menace de coups de crosse si elle pleure. Tous les soirs, il la viole.

Elle se sent souillée, écrasée par la honte, alors que sa religion lui a appris que la virginité est sacrée. « Quel homme voudrait de moi, maintenant ? » écrit-elle dans son livre. Ils auraient pu la briser, à la longue. Mais ils l'ont sous-estimée. Se montrant docile, elle gagne la liberté de voir deux autres adolescentes, qui subissent le même sort. « Le jour où le criminel a annoncé qu'il partait combattre dans une autre ville, et où les hommes ont quitté le quartier, on s'est enfuies », raconte-t-elle.

De l'autre côté du fleuve Tchad, dans la foule des réfugiés, elle reconnaît un regard. Celui de son père. Tous les jours, il est venu l'attendre près de la rive. À la peur de sa fille, il devine ce qu'elle a subi. Et l'envoie à Niamey, où sa femme est en sécurité. La journaliste Mina Kaci commente : « Elle a eu la chance que ses parents l'accueillent à bras ouverts et prennent soin d'elle. » Ce n'est pas le cas de nombreuses jeunes filles, rejetées en tant que « femmes de

Boko Haram » ou « contagieuses » (de peur que, radicalisées, elles ne cherchent à recruter) ou parce qu'elles ont des enfants issus des viols. Des jeunes victimes que l'absence de prise en charge risque de « jeter dans la pauvreté et la prostitution », dénonce un rapport d'International Alert et de l'Unicef, publié le 16 février. À l'arrivée d'Assiatou à Niamey, sa mère, craignant qu'elle ne porte « un enfant illégitime » dans un pays où l'avortement est interdit, l'emmène chez un médecin qui l'envoie... au commissariat. Puis remue ciel et terre : sa fille est alors dirigée vers un centre de l'Unicef. Soulagement. Elle n'est pas enceinte. Mais la joie est de courte durée. Assiatou s'enferme, sombre dans la dépression. Encore une fois, sa mère, qui pourtant ne sait pas ce qu'est un psy, fait confiance à celui qu'on lui présente. Grâce au pouvoir de la parole, Assiatou la courageuse revit. Et se reconstruit. Elle est retournée à l'école, à Niamey, avec un handicap de taille : les cours sont en français, une langue qu'elle n'a jamais apprise. « Je lis les

“

LE JOUR
OÙ LE CRIMINEL
A ANNONCÉ
QU'IL PARTAIT
COMBATTRE DANS
UNE AUTRE VILLE,
ON S'EST ENFUIES.

”

ASSIATOU

mots, mais je ne les comprends pas », confie-t-elle. Elle s'accroche. « Si tu réussis à l'école, tu peux subvenir à tes besoins, à ceux de tes parents, et aider les pauvres. » Ses parents ont confiance en elle. Ils lui laisseront le temps, avant de parler mariage. « Les hommes sont nombreux, j'ai le temps de choisir celui que j'aimerai », glisse-t-elle. Mina Kaci n'en revient pas. Sa protégée est vraiment sur un bon chemin. ■

* Selon International Alert et l'Unicef, au moins deux mille femmes et filles ont été enlevées par le mouvement islamiste Boko Haram depuis 2012.
« ENLEVÉE PAR BOKO HARAM », d'Assiatou et Mina Kaci (éd. Michel Lafon).

UN CONCERT POUR LA PAIX

Le 27 mars, des dizaines d'artistes africains, dont les Camerounais Manu Dibango et Charlotte Dipanda, se réunissent au Zénith de Paris lors de l'Africa Music Festival pour un grand concert dédié à la paix et pour dire stop à la barbarie de Boko Haram. Une partie des bénéfices sera reversée à l'Unicef et au Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés afin de venir en aide aux enfants, aux réfugiés et aux victimes de guerre et de Boko Haram.